

Négatif

Bulletin irrégulier – mars 2024 – n° 33

Américo (1939-2024) : un passeur

« Car, à mes yeux, on ne peut parler d'une Révolution-Une qu'*a posteriori*, une fois l'événement advenu en tant qu'irruption incontrôlée d'un processus dialectique conflictuel ouvert sur des possibles (...) »

Américo Nuñez, *Ricardo Flores Magon, une utopie libertaire dans les révolutions du Mexique*, Ab Irato, 2019, p. 7.

Nous étions réunis au café ce samedi 20 janvier lorsque nous avons appris soudainement la nouvelle du décès d'Américo, notre camarade. Choc de la nouvelle. Silence.

Cela faisait longtemps que nous ne nous étions plus réunis avec lui. Hasard ou signe paradoxal, nous évoquions juste avant la nécessité de nous retrouver de nouveau avec lui.

Cette fois, son absence sera absolue.

Avec son vécu, sa culture mais aussi sa sensibilité, il vivifiait nos réunions du samedi après-midi au Stop-Cluny, boulevard Saint-Germain. Il savait saisir au bond les arguments qui fusaient lors de nos discussions pour les prolonger ou les contredire. Il était vif, Américo. Et sa mémoire, épatante ! Ainsi vivait notre bulletin avec lui : nos textes émanaient souvent de ces réunions.

Lors de ses obsèques, le vendredi 9 février au Père-Lachaise, des orateurs ont pu dire qu'Américo était un passeur. C'était tellement vrai. Le livre avait pour lui une grande importance dans cette activité.



Nous poursuivons la réflexion qu'il savait vivifier, avec ce numéro-hommage.

Américo Nunes : un communisme de pensée

« La vie de l'esprit entre amis, la pensée qui se forme dans l'échange de parole, par écrit ou de vive voix, sont nécessaires à ceux qui cherchent. Hors cela, nous sommes pour nous-mêmes sans pensée. »

Hölderlin

J'ai rencontré Américo Nunes dans la librairie où je travaillais, Rue des Écoles, juste en face de l'imposant bâtiment de la Sorbonne. Il était ce que l'on appelle un habitué et très vite, comme nous partagions l'amour des livres et cette curiosité pour les lectures les plus variées, nous nous sommes habitués l'un à l'autre à travers les discussions. Nous rejoignant aussi sur le plan des idées politiques, nous participâmes à l'expérience du bulletin *Négatif* (de 2008 à 2018 pour ma part). Puis, après celle-ci, nous continuions à nous voir et discuter fréquemment, dans tel ou tel bistrot. Sa présence m'était devenue indispensable.

« Je voulais penser la révolution en termes d'existence, de vie », m'a-t-il un jour confié. Nous parlions alors de ce mouvement de Mai 1968 auquel il avait participé et qui l'avait tant marqué. Il venait de retrouver, dans les archives de son ami Carlos da Fonseca, un petit texte intitulé *Idéologie et spontanéité* qu'il avait écrit dans le courant du mois de juin 1968, texte destiné à une revue qui ne vit jamais le jour et relégué dans un quasi-oubli. On pouvait y découvrir sa critique radicale des groupuscules gauchistes, et de l'idéologie marxiste-léniniste qui les soutenait.

Pour Américo, cette idéologie jésuitique de petits chefs constituait tout l'inverse de la subversion révolutionnaire qui s'exprimait dans l'immense spontanéité du mouvement soixante-huitard.

« Le mérite du mouvement de Mai fut celui de libérer cet immense potentiel de négativité subversive dont il fit preuve. », pouvait-il écrire. « La révolution devient fête – où vie et mort se confondent dans l'ivresse déchaînée, libre, de l'instant (...). Le mouvement spontané du prolétariat, sujet porteur de contestation radicale du réel, chaotique, créateur, est instant souverain. Son but n'est pas un but fixé d'avance par l'Idéologie, obéissant aux impératifs tactico-stratégiques de la politique ; son but est celui qui assure la permanence souveraine de l'instant du déchaînement de la fête de la subversion. Le but est aussi mouvement, le mouvement est but. »

De 68, Américo avait ainsi retenu l'extraordinaire créativité collective qui s'était révélée dans la plus haute spontanéité, cette intense soif de vivre qui s'était emparée de la société et qui renversait tout sur son passage, ouvrant ainsi le champ de tous les possibles, mais aussi dévoilant l'abîme même de l'existence. Aussi sa conception du mouvement révolutionnaire relevait-elle avant tout de la force poétique essentielle qui s'en dégage. Poésie et révolution étaient deux termes inséparables pour lui.

Rejetant le gauchisme rigidifié, ses aspirations proprement libertaires le portaient plutôt à se mettre à l'écoute des courants issus des avant-gardes artistiques, dadaïstes, surréalistes, situationnistes notamment. Ce qui transparait explicitement dans son texte *Idéologie et spontanéité* lorsque les deux figures de proue qu'il invoque pour définir l'instant souverain de la révolution ne sont autres que Georges Bataille et Antonin Artaud.

Il n'est pas sûr qu'Américo fut un grand activiste en 1968. Mais enfin, c'est tout à son honneur quand on sait ce que cette qualification peut receler de faux-semblants. Il n'était pas non plus ce qu'on appelle un militant ; il fuyait toute forme d'embrigadement, comme il avait déserté en 1961 pour échapper à son enrôlement dans une armée portugaise alors investie dans les guerres coloniales. Il disait souvent : « Je suis un franc-tireur », rappelant ainsi son besoin

irrépressible d'indépendance et son attachement à la plus absolue liberté de pensée. Son adhésion à l'idée révolutionnaire découlait avant tout d'une sensibilité romantique. Il racontait souvent comment la première lecture politique qu'il fit très jeune, *Vie et mort de Léon Trotsky* par Victor Serge, l'enthousiasma comme il aurait lu un grand roman d'aventure ; ce n'était pas Trotsky, l'homme politique réel, mais la figure tragique du héros révolutionnaire qui l'avait touché avant tout. Son « engagement » politique ne pouvait qu'être singulier : pas vraiment marxiste, mais lecteur attentif de Marx ; pas vraiment anarchiste, mais d'une inspiration essentiellement libertaire ; insituable peut-être, mais inscrit dans la constellation du romantisme révolutionnaire. Ses ouvrages sur la révolution mexicaine¹ comme son penchant passionné pour l'utopie en témoignent assez largement. Il portait en lui ce « courant chaud » de la critique, dont parlait Ernst Bloch, qui rendait toute discussion politique beaucoup plus vive que tout ce que le militantisme « révolutionnaire » a la prétention d'amener pour changer la vie et transformer le monde. Et cette chaleur quasi-volcanique qu'il possédait communiquait ce feu auprès duquel les amis se retrouvent.

« Traînée de feu, effervescence où nous fûmes emportés et où nous ne cessâmes d'être ensemble, mais d'une manière nouvelle. » Ces mots de Maurice Blanchot, évoquant l'expérience du Comité d'action étudiants-écrivains en mai 1968, rejoignent ceux d'Américo lorsqu'il parlait de ce printemps révolutionnaire. Lui aussi, il fut emporté par l'événement, *soulevé*, et c'est avec un groupe d'amis plutôt qu'un groupuscule de militants qu'il put vivre d'une façon nouvelle l'art d'être ensemble. Il s'agissait du petit groupe tournant autour de la librairie La Vieille Taupe, tenue par Pierre Guillaume, où l'on se réunissait pour discuter et débattre de la révolution, en s'appuyant sur l'héritage du « communisme de gauche », sur les analyses des revues *Socialisme ou Barbarie*, *Pouvoir ouvrier*, *Noir et Rouge*, *Internationale Situationniste*. Ici s'est nouée, il me semble, une pratique nouvelle de la politique, préfigurant celle de 1968, que l'on pourrait qualifier, faute de mieux, de *politique de l'amitié*. Mis à part Pierre Guillaume, avec qui il avait rompu en 1969 (bien avant donc que ce triste et dérangé personnage entame une carrière de provocateur négationniste dès les années 1980), Américo garda longtemps ces relations amicales avec les membres de ce groupe, dont Jacques Baynac (qu'il avait rencontré en Algérie entre 1963 et 1965), sans doute un de ses amis les plus chers (il faudrait évoquer beaucoup d'autres noms, tant Américo aimait cultiver l'amitié ; je retiendrai principalement celui de Carlos da Fonseca, ami de toujours depuis les années 60, dont la disparition en mai 2017 l'avait profondément bouleversé)². Si je conçois cette fidélité en amitié comme une *politique*, c'est parce qu'à travers elle se constituait une réelle pratique de la communication, c'est-à-dire une réelle mise en commun des pensées, et la constitution patiente d'un communisme de pensée que l'on pourrait considérer comme la recherche d'un prolongement de l'irruption sauvage et du partage insensé de la parole en 1968. Jacques Baynac en a rendu compte dans son très beau livre *Mai retrouvé* (Laffont, 1978) qui relate principalement l'expérience du Comité d'Action Travailleurs-Etudiants de Censier, auquel le petit groupe informel de la *Vieille Taupe* participa. Américo, lui, entièrement porté par l'oralité, représentait le témoignage *vivant* de cette parole libre, subversive, celle que Blanchot en 1968 définissait comme « un mouvement démesuré, irrépressible, incessant, l'élan d'une parole **d'outrage**, parlant toujours au-delà, dépassant, débordant et ainsi menaçant tout ce qui borde et tout ce qui limite ; la parole même qui transgresse. »

Oui, on comprend l'emploi du mot « ivresse » par Américo dans son texte de juin 1968, car, après une discussion avec lui, on en ressortait comme ayant bu un bon vin. Et « à qui déplairait une pensée de la révolution dont le germe est un premier baiser ou un verre de vin ? »

¹Américo Nunes, *Les Révolutions du Mexique*, Ab Irato, 2009 (1ère Édition : Flammarion 1975), et Ricardo Flores Magón. *Une utopie libertaire dans les Révolutions du Mexique*, Ib Irato, 2019.

²Voir son article dans *Négatif* n° 24, juillet 2017.



« Mai 68 a montré que, sans projet, sans conjuration, pouvait, dans la soudaineté d'une rencontre heureuse, comme une fête qui bouleversait les formes sociales admises ou espérées, s'affirmer (s'affirmer par-delà les formes usuelles de l'affirmation) la **communication explosive**, l'ouverture qui permettait à chacun, sans distinction de classe, d'âge, de sexe ou de culture, de frayer avec le premier venu, comme avec un être déjà aimé, précisément parce qu'il était le familier-inconnu.

"Sans projet." ; c'était là le trait, à la fois angoissant et fortuné, d'une forme de société incomparable qui ne se laissait

pas saisir, qui n'était pas appelée à subsister, à s'installer, fût-ce à travers les multiples "comités" par lesquels se simulait un ordre-désordonné, une spécialisation imprécise. Contrairement aux "révolutions traditionnelles", il ne s'agissait pas de seulement prendre le pouvoir pour le remplacer par un autre, ni de prendre la Bastille, le Palais d'hiver, l'Élysée ou l'Assemblée nationale, objectifs sans importance, et pas même de renverser un ancien monde, mais de laisser se manifester, en dehors de tout intérêt utilitaire, une possibilité **d'être-ensemble** qui rendrait à tous le droit à l'égalité dans la fraternité par la **liberté de parole** qui soulevait chacun. Chacun avait quelque chose à dire, parfois à écrire (sur les murs) ; quoi donc ? Cela importait peu. Le Dire primait sur le dit. La poésie était quotidienne. La communication "spontanée", en ce sens qu'elle paraissait sans retenue, n'était rien d'autre que la communication avec elle-même, transparente, immanente, malgré les combats, débats, controverses, où l'intelligence calculatrice s'exprimait moins que l'effervescence presque pure (en tout cas, sans mépris, sans hauteur ni bassesse), - c'est pourquoi on pouvait pressentir que, l'autorité renversée ou plutôt négligée, se déclarait une manière encore jamais vécue de **communisme** que nulle idéologie n'était à même de récupérer ou de revendiquer. »³

Si je cite ici longuement Blanchot, c'est, sans penser me tromper, qu'Américo souscrivait pleinement à cette description du soulèvement de 68. Nous avons échangé nos réflexions à propos des textes de Blanchot écrits en 1968⁴ et il en ressortait qu'il n'y avait pas vraiment lieu de s'interroger sur la réussite ou l'échec de la révolution. Ce qui importait, c'est qu'elle avait eu lieu et que tout, dès lors, devait être réinterrogé radicalement. Il ne s'agissait pas de refaire 68. Cela rejoignait évidemment sa conception de l'utopie : une utopie n'avait pas à être réalisée, mais être en quelque sorte cet Autre, cet ailleurs de l'impossible-possible qui nous oriente vers le désir de dépassement. C'est le mouvement passionné de l'utopie qui importe, pas sa « concrétisation ». Sa conception du communisme en découlait : nullement une idée, encore moins une idéologie, mais le mouvement réel de ce qui nous porte vers le commun en partage. Mouvement réel, donc vivant et passionné.

³Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, Ed. De Minuit, 1983, pp. 52-53.

⁴Voir Maurice Blanchot, *Mai 68, révolution par l'idée*, Gallimard, Folio, 2018.

Certes, l'époque actuelle ne pouvait guère le rendre optimiste ; je le rejoignais. Mais aucun désespoir dans ses pensées, seulement le constat amer que l'espoir utopique se maintenait difficilement dans le moment peut-être le plus dangereux de toute l'histoire de l'humanité. Alors, pour revivifier nos pensées, on se remémorait les poètes romantiques, la philosophie idéaliste allemande, Adorno, Benjamin, Bloch, William Morris, et tant d'autres. Le soir tombait ; on se séparait en se disant « à bientôt ». Et ma pensée était toujours heureuse.

Jacques Baynac est décédé le 4 janvier 2024. Quelques jours plus tard, le 20 janvier, Américo s'absentait, lui aussi, définitivement.

« Qu'est-ce que l'écriture ? La gardienne de l'histoire... Qu'est-ce que l'homme ? L'esclave de la mort, un voyageur qui passe, l'hôte d'un seul lieu... Qu'est-ce que l'amitié ? L'égalité des amis. »
Alcuin, Le dit de l'enfant sage.

Pascal Dumontier, Paris le 10 février 2024

SALUT À AMERICO

L'immense chariot de foin lent météore s'en va au loin
Il a roulé sur la barricade du boulevard Bonne-Nouvelle
Tenue par les amis d'Hugo Fregonese dont nous sommes
Les tardifs visiteurs tu m'en avais parlé
Comme du mouvement des algues pendant la marée
Et nous avions à traverser la tranchée céleste
De l'autre côté de la Seine les iguanes s'étaient tus
Mais nous aimions tant leur chant de portes toujours ouvertes
Des brins de paille ou des paillettes brillaient à terre
Tels des couteaux pour égorger les rois
Devant la fenêtre du crépuscule
Mais le jour déjà se lovait sur l'écran des promesses
Qui ressemble tant à la maigre jument aux yeux de sable
Tirant son fardeau ce monde ce coquelicot aux grands fracas
Le retiendra-t-elle de s'écrouler si près du pilier des rêves

Tu t'attendais à cette chute ce n'est que du papier peint
Se décollant enfin d'un mur derrière lequel fleurit le temps
De renouer avec l'enfance du possible
Dans le jardin où Héraclite dessine pour Hölderlin
La trajectoire d'un cerf-volant au pays des Tarahumaras
L'obscur chariot de foin a perdu une roue
Comme jadis poules et poulies perdirent leurs dents
Une roue qui est une toupie dans un cercle de feu
Où brûlent les faux-semblants d'un carnaval
Privé de son devenir ce si léger bol de porcelaine
Que nous aimons confondre avec le volcan
Qui sert d'enseigne à la gargote émeutière
Où les gargouilles donnent le bras aux lycanthropes
Aimables philosophes se balançant aux lianes du rire
Le chariot de foin finira par se renverser
Place de l'Opéra disons plutôt place de l'Opus magnum
Puisque la féerie est avant tout une question de savoir-vivre

24 février 2024

Guy Girard

Américo : portrait sensible

Une rencontre

J'ai rencontré Américo après la grande grève de l'hiver 1995 qui a fini de me former politiquement comme tant de gens de ma génération.

A l'époque, j'étais inscrit en histoire à l'université d'Aix-en-Provence. On était en plein « revival » anarcho-syndicaliste et Ken Loach venait de sortir *Land and freedom*. C'était aussi l'époque de ce que l'on a appelé les nouveaux mouvements sociaux, la voix des "sans".

Je suis monté à Paris après avoir abandonné ma licence, ayant été plus présent dans les manifs et les AG qu'en cours. Je cherchais aussi tourner la page d'un échec sentimental douloureux. Comme je voulais continuer à travailler sur des problématiques touchant aux relations nord/sud comme on disait alors, je me suis inscrit à Paris 7.

On imagine mal aujourd'hui l'ambiance qui régnait encore dans le département de sciences sociales de cette université à la fin des années 90, maintenant que la soumission réelle à la

rationalité économique est la règle dans l'éducation.

Et puis il y avait le séminaire *Racisme et antiracisme* que Claude Liauzu animait avec Américo. Il y prévalait une liberté de ton et de pensée rare. On y défendait alors une idée claire : l'université comme lieu de production et de diffusion de savoirs critiques sur la société. Tout ce que déteste les conservateurs imbéciles d'hier et d'aujourd'hui.

Je me souviens aussi qu'Américo avait fait intervenir dans le séminaire Miguel Abensour à qui il faut aussi rendre hommage car c'est lui qui a sorti l'utopie de la boue où la bourgeoisie aurait bien voulu qu'on l'abandonne, toujours à ressortir le principe de réalité quand les luttes et les rêves s'invitent à nouveau sur la scène politique.

Les affinités électives

C'est difficile de parler comme ça d'un cours d'Américo parce qu'il semblait improviser, comme s'il cheminait les mains dans les poches avec son auditoire. L'image d'une montagne russe de la pensée pourrait se rapprocher de ce qui s'y passait. On avait un peu le vertige devant tant de propositions de réflexion en enfilade, s'ouvrant les unes sur les autres. On était au point de convergence de la philosophie politique et de l'histoire sociale, avec des exemples venant aussi bien du mouvement ouvrier européen que des subalternes du sud.

Je ne dirais pas qu'Américo a fait ma culture politique et intellectuelle mais il m'a conforté dans mes choix : le romantisme révolutionnaire, les surréalistes et les situationnistes, Marx et les marxistes hétérodoxes.

Américo, comme d'autres enseignants de sa génération, aimait les cafés. C'est là que l'on continuait souvent à discuter avec lui et il s'y disait peut-être des choses autrement plus essentielles.

Au début que je connaissais Américo, il m'aurait confié qu'il habitait au fond d'un bar, à l'étage dans un couloir mal éclairé, une remise aménagée en deux pièces cuisine en guise de logement, avec des livres dans tous les coins, je crois que je l'aurais cru.

Il demeure quelque part dans le labyrinthe du temps, installé au café de la jeunesse en feu.

Vagabond des étoiles tombé d'une comète inconnue, il donnait l'impression d'être un éternel étranger, comme s'il refusait de s'installer durablement dans ce monde qui n'était pas le sien.

Par certains côtés, il donnait l'impression d'être toujours en exil, naufragé de je ne sais quelle révolution inachevée à la poursuite des rêves de toute une génération, refusant définitivement de rendre les armes. Une espèce de moderne à contre-courant d'une modernité qui n'aurait pas tenu ses promesses.

Une chanson de Jean-Louis Murat, très rimbaldienne, me ramène au souvenir d'Américo :

Dans ce monde moderne je ne suis pas chez moi
Merci pour tant de peine mais je ne t'aime pas
Je suis un étranger dans tes wagons d'amour
Volage j'attendrai patiemment mon tour
Sur des révolutions qui n'éclateront pas
J'ai bâti ma raison oui méfie-toi de moi

J'ai tout de suite ressenti une grande connivence avec Américo, qui s'est changée au fil du temps en affinité élective, comme s'il y avait entre nous une attraction et une influence réciproque.

Ce que je voudrais dire aussi à propos d'Américo, c'est qu'il avait le don de créer des espaces symboliques où la parole pouvait circuler librement, les pensées travailler ensemble et se nourrir les unes des autres.

Américo n'a jamais été un militant au sens où on l'entend habituellement. Anticolonialiste, il a ensuite rejoint des groupes informels qui restent pour moi des modèles encore brûlants de critique sociale : *Socialisme ou Barbarie*, les surréalistes et les « situs », ce genre de communauté réfractaire. C'est lui qui m'a présenté au groupe qui éditait la revue Oiseau-Tempête. Il y avait là des surréalistes, des situationnistes, des marxistes libertaires (un qualificatif qu'affectionnait Américo) ou des camarades de la mouvance autonome. Bref, des individus peu fréquentables. Les réunions avaient lieu dans un café-restaurant de Ménilmontant dont j'ai oublié le nom, où l'on discutait les textes qui étaient proposés à la publication. Les écluses de la vie grandes ouvertes venaient enflammer l'amitié sublime. Je ne suis pas nostalgique mais j'éprouve une vive mélancolie quand je pense à ces moments intenses de communisme de pensée.

Américo pouvait être bougon, tempétueux parfois. Oui, c'était un cri de colère et de tendresse mêlées, un orage fabuleux.

Il n'arrêtait pas de pester contre une jeunesse aliénée par la consommation et les technologies de la communication, mais il avait gardé une jeunesse d'esprit incroyable, toujours à l'affût de nouvelles parutions donnant à saisir un peu mieux notre sale époque.

Je voudrais ici avoir une pensée pour les libraires du quartier latin qui ne s'expliqueront pas la baisse de leur chiffre d'affaires dans les semaines à venir. C'est juste qu'Américo ne sera plus là pour leur acheter tous les jours une demi-douzaine de livres....

Des foutues idées sur le cadran brisé

Américo se tient là sur le seuil, la porte prête à se refermer, et il nous regarde peut-être l'air mutin, semblant nous dire : que ferez-vous des rêves de libération sociale qui bougent encore sous la cendre ?

Puisqu'il est des mots et des gestes qui peuvent encore bouleverser le monde, nous continuerons à chercher la clef de la parade sauvage.

Les amis trépassent mais leurs foutues idées restent. Je voudrais qu'Américo parte sous ce cri qui perce encore à travers l'histoire. C'est le style de mélange de fureur poétique et de rage sociale qu'il aimait :

**Nous reviendrons, foule sans nombre,
Nous reviendrons par tous les chemins.
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
Nous viendrons nous serrant les mains...
Pâles, sous nos rouges bannières.**

Louise Michel, *À mes frères*

Hasta siempre vieux frère...

Amaredine Mudejar

**Contact : negatif@ouvaton.org
Site : <http://bulletin-negatif.org>**